

UN DEMENT SENILE SE RACONTE

La souffrance des déments peut être intense. Voici un témoignage exceptionnel qui nous ouvre une porte sur ce que peut vivre un dément et sur ce que peuvent être son fonctionnement psychique et les ratés de sa pensée. C'est une mise en mots de ce qu'éprouvent nombre de personnes qui côtoient des déments. Accéder à une meilleure compréhension nous amène aussi à envisager d'une façon différente nos relations avec ces hommes qu'on ne considère parfois plus comme des êtres humains et permet de réfléchir à une thérapie qui ralentisse peut-être le processus de déchéance.

Le texte qui suit est formé d'extraits du premier entretien avec un psychiatre d'un homme de 82 ans, un religieux qui vit dans un couvent où ses troubles sont difficilement supportés. Il est atteint d'une démence sénile confirmée et qui s'accompagne d'idées délirantes de préjudice. Cet homme extrêmement intelligent, cultivé et sensible livre avec une facilité certaine ses états d'âme; il décrit minutieusement et avec une lucidité douloureuse ses troubles.

"Il me semble que je vous ai vu il y a deux mois. Vous savez, j'ai du mal à identifier les gens qui m'entourent - "

"Tout me pose problème, prendre un taxi par exemple. Les gens m'en veulent. Tout d'un coup j'ai plongé dans la phase pénible de la vieillesse. Je suis de plus en plus mal à l'aise dans mon existence. J'éprouve une difficulté de plus en plus grande à identifier la monnaie actuelle. Je ne sais plus répondre aux questions qu'on pose souvent dans votre métier, le nom du président de la république, l'année, la date. J'ai un problème de nomination: je ne sais plus nommer les choses, les ranger, les organiser. J'aime que les choses soient en ordre et c'est ça qui est atteint. Tout se désintègre. J'oublie les mots. Je ne sais plus organiser mon existence, ni un trajet. - Je lutte contre les difficultés matérielles. Je me perds dans le métro. Je suis incapable de donner mon numéro de téléphone, de remplir un billet de chèque postal (sic). -

Mon problème est d'identifier les choses et moi-même. Je cherche, je tâtonne, je biaise, j'arrive parfois à recoller le réel. -

J'ai différents complexes. (long silence) Je ne sais plus comment vous dire.

Vous cherchiez un mot?

Non. J'ai la peur - ça devient chronique - de mon supérieur, de mes amis. A partir du moment où je m'engage à faire quelque chose, je me mets à trembler.

Vous avez peur de ne pas y arriver?

Oui. Heureusement, il y a ma soeur.

Comment vous sentez-vous dans votre couvent?

Très mal, très bien mystiquement, très mal humainement. J'ai l'impression d'avoir bien choisi ma vie et de l'avoir bien remplie. Je n'ai jamais aimé les femmes, j'étais plutôt tourné du côté des hommes. J'allais dire que je n'avais pas connu l'amour mais seulement l'amitié, en fait j'ai connu les deux. - J'aime la nature passionnément. A l'automne dernier j'ai encore fait le Mont Blanc (cela remonte en fait à plusieurs années).

Affectivement, tout me fait peur. Pour moi, la difficulté essentielle: un effondrement physique et physiologique. Je romance peut-être: tout vous fait peur de tout. Il faut que vous écriviez ça dans vos fiches: je vis dans une anxiété perpétuelle.

Qu'est-ce qui vous effraie?

Je me suis dit: il faut que je sois propre pour venir, que je prenne un bain. J'ai plein de difficultés matérielles, fermer le robinet... Je ne sais plus ce que j'allais dire.

Qu'est-ce qui vous arrête là?

Je ne sais plus. Autrefois, j'étais une éclat de rire perpétuel, l'oncle qu'on idolâtrait dans la famille. On ne veut plus me voir maintenant.

Car vous avez perdu la faculté de les intéresser?

Je suis déphasé. Il y a une espèce d'effritement. La vie semble se rétrécir. Et l'éternité est longue à attendre, la vieillesse aussi. Je suis en train d'investir le phénomène vieillesse, je prends conscience de mes impossibilités, et comme ça n'est plus que ça - Quand la proportion d'impossibilités augmente, on se cramponne à ce que l'on peut. Tout s'en va sauf quelques îlots: l'amitié, mes soeurs, l'art. -

Paris représente pour moi un élément de vitalité extraordinaire et je suis privé de

Paris. C'est un problème de circulation. (Il décrit ses difficultés à se rendre au musée) C'est un chapelet d'ignominies et d'ennuis. _

J'ai une maladie chronique qui est de perdre imaginativement mes vêtements. Je crois qu'on me les a volés. (Il décrit une scène) Immédiatement j'ai fait un scénario, j'ai fait la bêtise d'aller dire à mon supérieur que j'ai été cambriolé. Il m'a fichu à la porte en disant "on sait que c'est votre maladie". Je suis l'homme volé de la communauté.

Ca n'est pas une position psychologique confortable, qu'on mette votre parole en doute.

J'ai une position de clown. Un imbécile s'empare de ma parole pour la disqualifier, il parle de choses que je n'ai jamais faites. _

On va se revoir pour travailler ensemble.

Je vais vous embrasser."

Comment ne pas être profondément ému par la détresse de cet homme? Et si tous les déments vivaient des expériences voisines?

Ce qui saute aux yeux en premier dans les paroles qui nous sont livrées, c'est la description fine des symptômes de la détérioration intellectuelle, le sentiment éprouvé par cet homme de tout perdre, l'impression qu'on le vole. Les limites de son identité et celle des autres deviennent floues. L'organisation de sa pensée et ses repères temporaires et spatiaux s'effritent, sa mémoire se désagrège. Le refoulement s'estompe et les censures morales flanchent, ce religieux nous parle - trop - facilement de son homosexualité latente, les inhibitions tombent (il embrasse le psychiatre). Il tente aussi parfois, à l'aide d'idées délirantes, d'expliquer ce qui lui échappe.

Que reste-t-il au sein de ce naufrage intellectuel? A l'entendre, on peut supposer que le pôle affectif et émotionnel de sa personnalité est relativement bien conservé - et les soignants qui vivent quotidiennement ce corps à corps éprouvant avec le dément savent intuitivement s'appuyer sur l'affectivité pour entrer en contact avec lui.

Pour conclure aujourd'hui, un peu rapidement bien sûr, il me semble important d'écouter et de tenter de comprendre les discours et les actes du dément qui nous paraissent parfois si vides de sens, si décousus ou si délirants, et de pouvoir lui offrir un cadre où sa parole, ses comportements et ses souffrances gardent toute leur valeur. Le dément a tout à nous enseigner de ce qui se passe en lui, et nous tant de choses à apprendre (travail certes bien difficile).

L'attitude soutenante, étayante, du soignant (bien voisine de celle de l'adulte qui se tient derrière l'enfant apprenant à marcher, prêt à le saisir par la main) qui consiste par exemple à l'aider à s'exprimer lorsqu'un mot lui échappe, ne serait-elle pas une des parades efficaces permettant une certaine relance de la pensée et de la communication? Qui n'a pas vu le visage d'un dément s'éclairer lorsqu'on lui a permis de mettre deux idées bout à bout en lui offrant notre propre capacité à relier ce qui lui échappe. Il ne s'agirait pas de faire et de penser à la place du dément, mais en quelque sorte de lui prêter notre personne, et en particulier notre psychisme, au moment même où il est en difficulté, ce qui stimulerait son fonctionnement. Il semblerait aussi qu'une relance affective aiderait le dément à mettre en place de nouvelles stratégies, comme si une réelle écoute (agissant peut-être sur la composante dépressive) lui permettait de redonner un certain sens à sa vie.

Tout bilan digne de ce nom, si l'on veut qu'il ait une quelconque utilité, doit certes recenser les déficits, étape indispensable pour ne pas mettre le dément en position d'échec et aggraver de ce fait le processus de détérioration. Mais ne pourrait-on pas aussi s'appuyer sur les ressources dont il dispose encore, sa vie affective ou les activités qu'il aimait accomplir par exemple (et là l'aide de la famille sera parfois indispensable), pour lui permettre de mener une existence encore digne?

Se dire qu'existent des possibilités thérapeutiques ne permettrait-il pas aussi au soignant de se sentir moins impuissant face au processus démentiel qui nous atteint de plein fouet dans notre intégrité psychique et l'idée que nous nous faisons de l'être humain?